

## Matins de la Philosophie 2021-2022

### Guy Haarscher – Leçon 1 (28 septembre 2021) : La pensée critique et l'obstacle des pouvoirs : l'ennemi extérieur

#### Pensée critique, faits, vérité, valeurs

Pour aborder la notion de société “post-facts” ou « post-vérité », il faut d'abord définir, au moins provisoirement, les notions de **fait** et de **vérité**. Pour ce faire, il sera intéressant de les relier à une troisième notion : celle de **pensée critique**. Je mets pour l'instant de côté la question de l'application de la pensée critique aux **valeurs** (raison pratique).

La pensée – l'exercice de la raison – est intrinsèquement critique. « Critiquer » ne veut pas dire ici adopter une attitude purement négative. Le verbe signifie plutôt séparer le bon grain de l'ivraie, le valable du non valable. Si on dit quelque chose sur le réel, si on veut le décrire ou l'expliquer (trouver les causes d'un événement), il faut le faire rigoureusement, argumenter correctement, donner des preuves pour justifier une prétention : la prétention que la représentation donnée du réel soit correcte. D'autres prétentions peuvent être exprimées, et il s'agit de trancher pour savoir laquelle est adéquate. « **Veritas est adæquatio intellectus et rei** », disait Thomas d'Aquin : la vérité est l'adéquation de la pensée et de la chose ou des « faits ».

Peu importe pour l'instant que cette définition de bon sens pose des problèmes philosophiques redoutables (abordés notamment par Heidegger dans son article « Qu'est-ce que la vérité ? »). Nous dirons simplement qu'une représentation fautive n'est pas adéquate au réel qu'elle prétend décrire ou expliquer, et qu'une représentation vraie est adéquate au réel, aux faits. Le travail de la raison consiste à critiquer les représentations du réel proposées et à sélectionner celle qui est correcte, adéquate.

#### Galilée

Pour me faire comprendre, je prendrai l'exemple de **Galilée**, qui est central pour le développement de la pensée critique dans la modernité. On sait que ce grand physicien considérait au XVII<sup>e</sup> siècle que Copernic, qui avait vécu au siècle précédent, avait eu raison contre Ptolémée : ce dernier, astronome du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, avait défendu la thèse (qui avait déjà été celle d'Aristote) selon laquelle la Terre était le centre immobile du monde, les planètes et les astres tournant autour d'elle. Copernic avait proposé comme simple hypothèse une autre représentation du réel astronomique : le soleil était au centre du monde et les planètes tournaient autour de lui. Nous savons aujourd'hui qu'il avait globalement raison, sauf notamment sur la centralité du soleil, qui n'est en réalité qu'une étoile perdue parmi des milliards d'autres, appartenant à des milliards de galaxies. Mais effectivement, la Terre et les autres planètes tournent autour du soleil.

Galilée était profondément convaincu que Copernic avait raison. Il perfectionna la lunette astronomique, ce qui lui permit de faire des observations plus précises (et les calculs nécessaires) pour démontrer sa thèse.

L'histoire pourrait s'arrêter là : Galilée a utilisé de façon remarquable sa raison critique pour éliminer la théorie de Ptolémée et retenir celle de Copernic. Mais il y a plus : en faisant cela, ce bon catholique heurtait les autorités de l'Eglise.

Cette dernière, raidie par les attaques frontales menées depuis le XVI<sup>e</sup> siècle par les Protestants, considérait (comme d'ailleurs beaucoup de Réformés) que la Bible soutenait plutôt Ptolémée que Copernic : Dieu a créé l'homme à son image, c'est donc une créature privilégiée, et il est normal que le monde qu'il habite – la Terre – constitue le point central autour duquel tout tourne. Les astres constituent un monde parfait, de nature divine. Cette vision aristotélicienne avait été finalement (après de multiples controverses) adoptée par l'Eglise.

Qui plus est, dans le livre de Josué, ce dernier, successeur de Moïse, entré en « Terre promise », réussit le miracle d'arrêter la course du soleil devant les Amorrhéens médusés, démontrant par là même la supériorité de son Dieu sur la divinité solaire adorée par les autochtones. (Notons bien qu'il ne s'agit pas de faits historiques, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman ayant montré<sup>1</sup> que les Hébreux étaient probablement eux aussi des autochtones).

Dans une première controverse avec Galilée (1515-1516), le Saint-Office considérait que l'épisode mentionné impliquait que la course du soleil soit un mouvement réel, ce qui est le cas chez Ptolémée mais ne l'est pas chez Copernic (où il s'agit d'un mouvement seulement apparent). Or la Bible est un texte sacré, inspiré par Dieu. Si Galilée défendait Copernic, il contredisait, selon l'Eglise, la Parole de Dieu (reçue par des hommes inspirés). Il affirmait dans une Lettre à Christine de Lorraine en 1615 que « l'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on doit aller au ciel, et non comment va le ciel. »

Galilée se défendait en disant qu'il était un bon catholique mais que notamment sur ce point précis (le rapport entre le soleil et la Terre), sa raison critique lui montrait de façon catégorique que Ptolémée avait tort. Le cardinal Bellarmin, membre du Saint-Office (l'Inquisition), adoptant une position assez modérée, suggéra à Galilée de considérer le copernicanisme comme une simple hypothèse, ce que ce dernier refusa. Mais alors, cela voulait dire que quand il rencontrait une contradiction entre le texte sacré et ce que lui disait sa raison, il choisissait cette dernière, ce qui **Erreur ! Signet non défini. Erreur ! Signet non défini.** revenait à mettre le monde à l'envers (c'est le cas de le dire ici) : l'homme est une créature, qui plus est pécheresse, et que vaut sa raison par rapport à la Parole du Dieu créateur ? Mais Galilée, influencé en cela par le néoplatonisme de la Renaissance, considérait que les mathématiques fournissaient un accès à la réalité même, alors que le langage de la Bible, destiné à un auditoire plus frustré, était susceptible d'interprétation (c'est-à-dire qu'il ne fallait pas prendre ce texte au sens littéral). En 1616, la théorie de Copernic fut condamnée par l'Eglise, et Galilée fut prié de ne l'enseigner que comme une simple hypothèse.

Mais en 1632, Galilée écrivit, à la demande du pape Urbain II dont il était proche, un Dialogue sur les deux grands systèmes du monde, dans lequel étaient confrontés un défenseur de Ptolémée et un avocat de Copernic. Il accordait nettement ses faveurs au second. A son procès en 1633, il dut abjurer et donc rejeter le système copernicien. Il aurait, en sortant du tribunal, prononcé la fameuse phrase « Et pourtant, elle tourne ! », laquelle – bien que sans doute apocryphe – montre qu'il n'en « pensait pas moins » et qu'il ne s'inclinait pas intellectuellement. Cette hypocrisie lui sauva sans doute la vie : il termina son existence en résidence surveillée (il est mort en 1642, à 77 ans) sans subir le sort de Giordano Bruno, qui avait été brûlé à Rome en 1600 après un procès dans lequel le cardinal Bellarmin avait joué un rôle actif.

L'Eglise craignait que, si elle acceptait que la Terre ne soit pas le centre du monde et qu'un épisode de la Bible soit considéré comme « faux » (le soleil ne tourne pas autour de la

---

<sup>1</sup> Dans *The Bible unearthed*, New York, Free Press, 2001, traduit en 2002 sous le titre *La Bible dévoilée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004.

Terre), d'autres que Galilée ne s'arrêtent pas là et exercent leur raison critique à propos de textes bibliques et de dogmes de l'Eglise qui incarneraient des doctrines centrales du catholicisme. Elle n'avait pas tort : au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lumières, et exemplairement Voltaire, radicaliseront la demande d'autonomie de la raison critique et attaqueront frontalement l'Eglise. Galilée avait donc, sans le vouloir, inauguré un mouvement de critique du dogmatisme religieux qui allait produire ses effets dans les siècles suivants. (Dans *Le nom de la Rose* d'Umberto Eco, publié en 1980 en italien et traduit en français en 1982, on voit le bénédictin **Jorge de Burgos** émettre les mêmes craintes trois siècles plus tôt, au début du XIV<sup>e</sup> siècle).

### Poincaré, le préjugé

On peut soutenir que l'attitude de Galilée, élargie à la connaissance de tous les domaines du réel, est bien exprimée dans une conférence donnée par le physicien et mathématicien Henri **Poincaré** en 1909, à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Université Libre de Bruxelles :

« La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme (M3S2U3P1) [une autorité], ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue [un préjugé], ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être ».

Les « adversaires » de la raison critique sont ici nommés. Ils se divisent en deux catégories. Il y a d'abord les ennemis **extérieurs** : ceux qui ne veulent pas entendre parler des résultats de l'action de la raison parce que ces derniers ne corroborent pas ce qu'ils disent, et sur quoi ils appuient leur pouvoir. Nous l'avons vu avec l'exemple de Galilée. Par ailleurs, des hommes puissants ont souvent intérêt à ce que les faits dévoilés par la raison critique (leurs éventuelles turpitudes) ne soient pas dévoilés. La pensée, donc, ne doit pas se soumettre à un « dogme » ou à un « parti ».

### Bibliographie

B. Spinoza, *Traité théologico-politique* (1670), Paris, Garnier-Flammarion, 1697

E. Kant, *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les Lumières ? »* (1784), trad., notes et analyse par J.-M. Muglioni, Paris, Hatier, 2015

Chaïm Perelman, Jean Stengers *et alii*, *Modernité du libre examen*, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2009.

Thomas Kuhn, *La Révolution copernicienne*, trad. franç., Paris, Librairie Générale Française, coll. « Livre de poche », Biblio essais, 1992 (1<sup>re</sup> éd. 1957)

Allan Bloom, *The closing of the American mind*, New York, Simon & Shuster, 1987. Trad. franç.: *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.